

Les cahiers de doléances

Jacques Bobet

Volume 2, numéro 3-4 (9-10), mai-août 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59736ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bobet, J. (1960). Les cahiers de doléances. *Liberté*, 2(3-4), 213–215.

Les cahiers de doléances

La saison théâtrale 59-60 est terminée. Le 15 juin, disent tous les directeurs, est la date fatidique. Le théâtre vit surtout de deux grands désirs d'évasion; un petit: "sortir de chez soi" pour la soirée; et un grand: "sortir de soi" pour quelques heures. A partir du 15 juin, ce double rêve d'évasion se nourrit d'herbe, de soleil, de l'eau des lacs, bien plus que d'une soirée au spectacle. Peu de gens, encore, sont vraiment partis à la campagne, mais ils y rêvent déjà avec assez de force et de justification pour pouvoir rester tranquillement chez eux. Et le théâtre, lui aussi, comme les indomptables chèvres de Monsieur Seguin, rêve de grimper dans la montagne.

Mais un dernier coup d'oeil d'abord sur la dernière saison. A la revoir, dans ses grandes lignes, maintenant, je suis frappé, encore une fois, par ce bruit plaintif qui l'accompagne. Les auteurs se plaignent du public; le public se plaint des auteurs; les directeurs de théâtre se plaignent du public, des auteurs, et des critiques. Tout le monde y va de son petit gémissement. La seule différence est que les auteurs, les directeurs, et les critiques peuvent se défendre personnellement, alors que le public, lui, par définition anonyme, reçoit le plus souvent la volée de bois vert qu'on réserve d'ordinaire dans les farces au mari cocu, battu et content. Relire les articles de fond publiés durant la saison, c'est presque relire les cahiers de doléances de 1789. La seule consolation, c'est que nous avons tellement pris l'habitude de ce bain de découragement, qu'il ne décourage vraiment plus personne tout à fait.

A relire ces articles, oui, on songe aux cahiers de doléances, et c'est bien triste; mais à d'autres moments, — je ne sais pour quelle cause —, toute cette littérature en marge du théâtre me ramène invinciblement aux séances de pêche à la ligne de mon enfance. Une toute petite rivière d'une toute petite ville. Jeunes et vieux, nous étions des pêcheurs enrégés, et dans l'ensemble nous ne prenions rien. Lorsque nous ramenions une douzaine de gardons, larges comme trois doigts, la journée avait été bonne.

En d'autres termes, nous avions autant de mal à attraper le poisson que les directeurs de théâtre en ont ici à attraper le public, cet autre poisson. "La pêche à la baleine, — disait une chanson de notre enfance —, est un métier d'enfer". La pêche au grand public en est un autre. Nous accusions la saison. Tenez, après le 15 juin, le poisson ne mordait plus, jusqu'en septembre. Un poisson paresseux, endormi, capricieux. Nous accusions le Temps: il faisait trop beau ou trop sombre; il avait trop plu, ou pas assez; nous accusions la crue, nous accusions l'étiage; nous accusions les pêcheurs étrangers; les jeunes accusaient les vieux

qui cadennaient leurs bateaux; les vieux accusaient les jeunes de forcer les cadenas. Et nous accusions tous Boucabeille, Aimé Boucabeille, que vous n'avez pas connu, bien sûr, une sorte d'écumeur de rivière, qui attirait tout le poisson vers son trou "en appâtant la veille", publicité de mauvais aloi qui nous paraissait contraire à la règle du jeu, à la pureté du sport. Si j'ajoute qu'il ressemblait passablement à Gratien Gélinas, vous allez penser que je mens et vous aurez raison, mais avouez que le parallèle est intéressant...

Mais revenons ici. Nous accusons les auteurs et nous avons raison: ils ne sont ni assez nombreux, ni assez géniaux, ni assez canadiens, ni assez internationaux. Trop jeunes, trop vieux, trop populaires, pas assez populaires, trop incultes, trop intellectuels: ils ont tous les torts.

Nous accusons le cinéma et la télévision, et nous avons raison: ils ont attiré quantité de spectateurs. Il n'a jamais été prouvé que ces mêmes spectateurs iraient au théâtre s'ils étaient privés de cinéma ou de télévision, mais on peut raisonnablement penser que quelques-uns d'entre eux, au moins, iraient au théâtre.

Nous accusons les critiques d'être trop tièdes dans les éloges qu'ils font de nos pièces, et trop timorés dans les reproches qu'ils font aux pièces des autres; et nous avons raison.

Nous accusons le public d'être à la fois sans appétit et gavé, d'avoir un goût naturel pour les mauvaises pièces et un dégoût tout aussi naturel pour les bonnes, et nous avons raison.

L'ennui, c'est qu'avec tant de bonnes raisons on écrit les cahiers de doléances, et on recommence dans le même dédale d'incertitudes d'une année à l'autre.

Avec un peu de bonne volonté, il me semble qu'on pourrait voir là autant de raisons d'optimisme et surtout se débarrasser de cette harassante hantise, — sous-jacente à tout ce qui s'écrit —, que tout ce qui se fait "chez nous" est voué à la médiocrité ou à l'échec.

De bonnes raisons d'optimisme, tout d'abord? Pourquoi pas? Que nous n'entendions pas parler tous les ans d'une pléiade de nouveaux auteurs dramatiques, pourquoi ne pas s'en féliciter? Pourquoi ne pas y voir la preuve, premièrement, que beaucoup de jeunes gens y réfléchissent à plusieurs fois avant de se lancer dans un métier très difficile et qui exige des dons éclatants? Pourquoi ne pas y voir la preuve, très simple aussi, et très raisonnable, que les comités de lecture et les directeurs de théâtre font assez bien leur métier, dans l'ensemble, et "bloquent" bon nombre de pièces qui n'ont aucune chance raisonnable, ou même déraisonnable, d'avoir le moindre succès, même local, même temporaire. Si l'on me dit qu'il existe, à Paris par exemple, nombre de

jeunes auteurs bourrés de talent et qui n'arrivent jamais à se faire lire, je veux bien le croire, mais sans en être persuadé. A Montréal, au Canada français: encore moins. Nous sommes toujours prêts à déplorer le fait qu'il ne suffit pas qu'une pièce soit bonne pour qu'elle réussisse au Canada; mais nous sommes maintenant tout aussi prêts à reconnaître qu'il ne suffit pas à une pièce d'être *canadienne* pour qu'elle soit bonne. Je ne vois pas là pour ma part, une preuve d'incompétence de la part des directeurs, mais une preuve d'assainissement de l'atmosphère, de raidissement des standards, et une raison d'espérer du bon théâtre.

Le cinéma et la télévision, ces concurrents déloyaux, ont déjà rendu au théâtre un fier service: celui de le dégrader, de l'épurer, de le canaliser dans ce qui est l'essence même du théâtre. Nous savons maintenant que nous avons pris trop longtemps pour des sujets dramatiques ce qui était d'excellents sujets cinématographiques, ou télécinématographiques; que Shakespeare est un excellent auteur pour le cinéma, Marivaux pour la télévision, et Molière pour les planches. Il n'y a pas si longtemps encore, tout sujet dramatique passait à la scène, et beaucoup de pièces tentèrent ainsi de passer à la postérité, qui tenteraient maintenant, plus discrètement, de passer à la télévision. Tout le monde y gagne, me semble-t-il.

Je pourrais, sans doute, faire une démonstration analogue en ce qui concerne les critiques et le public, n'était que cet optimisme systématique me paraît aussi fragile, futile, béat et moralisant que les plaintes qui ont, cette année encore, rempli nos cahiers de doléances.

Mais je crois tout de même que nous devrions surtout nous débarrasser de cette idée que le théâtre est plus mal en point au Canada qu'il ne l'est en France, par exemple, ou tout autre pays de notre monde occidental, pour ne parler que de celui-là. Il me semble que le désarroi du théâtre, (comme d'ailleurs à mon avis, celui du cinéma ou de la télévision) n'est que le reflet d'un désarroi social et politique général, le désarroi d'écrivains et de peuples qui, d'une guerre à l'autre, d'une crise à la suivante, d'Ionesco à Audiberti, de Sartre à Claudel, ne savent plus très bien à *quel Saint se vouer*. Personnellement, je crois que l'avenir, au théâtre comme ailleurs, appartient maintenant à ceux qui feront face à ce désarroi. Très sincèrement, je crois que nous entrons maintenant dans une nouvelle ère de théâtre de combat. Celle des *Châteaux en Suède* est révolue. C'est bien triste! C'était assez douillet la vie de château. Mais la nouvelle ère trouvera peut-être de façon plus simple et plus gaillarde, ses auteurs, ses critiques, et son public.

Jacques BOBET